

doce qu'est l'enseignement et la direction des masses, de proclamer bien haut les droits du peuple et des classes travaillantes, pour trouver ainsi le droit incontesté de vivre à ce peuple, à cette armée de travailleurs, ses obligations et ses devoirs. Et j'ai la grande satisfaction de pouvoir me rendre ce témoignage, que j'ai toujours trouvé dans le peuple ouvrier, un ami sincère et loyal, comme j'ai voulu qu'il trouvât en moi un défenseur vaillant et dévoué.

“ On a dit, on a écrit que le peuple était un “ animal ingrat ”. Ceux qui ont dit ces choses, ou qui ont été cause qu'on les écrive, ont calomnié le peuple. Ou ils ne le connaissent pas, ou ils l'avaient gâté, en le cajolant pour le tromper. Car le peuple déteste surtout ceux qui l'adulent, ce qui est une lâcheté, et ceux qui le trompent, ce qui est pis encore. Que l'on ait dit que ce peuple avait la mémoire longue et la vengeance terrible, cela est vrai : ce qui prouve que le peuple est confiant, et que l'abus de confiance mérite le pire châtement. La confiance est une plante délicate, qui pousse difficilement et lentement, mais qui ne renait jamais dans un sol qui l'a laissé périr.

“ Vous avez droit, aujourd'hui, à la confiance populaire, et vous aurez droit à la gratitude populaire quand vous aurez complété votre œuvre. Je dis “ complété ”, je devrais dire : quand vous l'aurez placée sur assises solides, car il n'y a pas de limites à l'agrandissement de cette œuvre dans l'avenir. Vous cherchez à résoudre, ou, du moins, vous voulez aider à résoudre le problème le plus difficile et le plus maaçant qui se soit jamais posé aux pouvoirs publics.”

A travers les Auteurs Célèbres

LES LABOUREURS.

Je marchais sur la lisière d'un champ que des paysans étaient en train de préparer pour la semence prochaine. Le paysage était vaste, et encadrait de grandes lignes de verdure, un peu rougie aux approches de l'automne, ce large terrain d'un brun vigoureux, où des pluies récentes avaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. La journée était claire et tiède, et la terre, fraîchement ouverte par le tranchant des charrues, exhalait une vapeur légère.

Dans le haut du champ, un vieillard poussait gravement son aréau de forme antique, traîné par des bœufs tranquilles à la robe d'un jaune pâle, véritables patriarches de la prairie, hauts de taille, un peu maigres, les cornes longues et rabattues, de ces vieux travailleurs qu'une longue habitude a rendus frères, comme on les appelle dans nos cam-

pagnes, et qui, privés l'un de l'autre se refusent au travail avec un nouveau compagnon et se laissent mourir de chagrin.

Le vieux laboureur travaillait lentement, en silence, sans efforts inutiles. Son docile attelage ne se pressait pas plus que lui ; mais, grâce à la continuité d'un ladeur sans distraction et d'une dépense de forces éprouvées et soutenues, son sillon était aussi vite creusé que celui de son fils, qui menait, à quelque distance, quatre bœufs moins robustes, dans une veine de terre plus forte et plus pierreuse.

Mais ce qui attira ensuite mon attention était véritablement un beau spectacle, un noble sujet pour un peintre. A l'autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique : quatre paires de jeunes animaux à robe sombre mêlée de noir fauve à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite encore du joug et de l'aiguillon, et n'obéit qu'en frémissant de colère à la domidation nouvellement imposée. C'est ce qu'on appelle des bœufs fraîchement liés. L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère abandonné au pâturage et rempli de souches séculaires, travail d'athlète auquel suffisaient à peine son énergie, sa jeunesse et ses huit animaux quasi indomptés.

Un enfant de six à sept ans marchait dans le sillon parallèle à la charrue, et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère armée d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémissaient sous la petite main de l'enfant, faisant grincer les jougs et les courroies liés à leur front en imprimant au timon de violentes secousses. Lorsqu'une racine arrêta le soc, le laboureur cria d'une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais plutôt pour calmer que pour exciter ; car les bœufs, irrités par cette brusque résistance, bondissaient, creusaient la terre de leurs larges pieds fourchus, et se seraient jetés de l'autre côté emportant l'aréau à travers champs, si, de la voix, de l'aiguillon, le jeune homme n'eut maintenu les quatre premiers, tandis que l'enfant gouvernait les autres. Il criait aussi, le pauvre, d'une voix qu'il voulait rendre terrible et qui restait douce comme sa figure angélique. Tout cela était beau de force ou de grâce : le paysage, l'homme, les taureaux, sous le joug ; et malgré cette lutte puissante, où la terre était